

Journée mémorielle à Ploërmel

Témoignage de Raymond, le 24 février 2024

J'avais 6 ans... j'avais 8 ans... j'avais 9 ans, quand, à trois reprises, j'ai subi des agressions sexuelles par deux religieux de votre congrégation et un laïc, à l'école primaire catholique de la commune de mon enfance.

La 1^{ère} fois, lorsque je viens lui montrer, à son bureau, mon cahier, comme il l'avait demandé à tous les élèves, il passe sa main sous mon short et me caresse dans les parties intimes de mon corps ; puis, à un autre moment, de façon totalement imprévisible, il me couche dans ses bras, devant tous les autres élèves pour leur dire que, puisque j'étais un bon élève, j'allais sauter une division. Je me sens alors violemment exposé, exhibé, totalement pétrifié.

La 2^e fois il vient s'asseoir à côté de moi, à ma gauche ; il était censé contrôler les exercices de fractions qu'il avait demandés à toute la classe : il essaie de prendre mon sexe, n'y parvient pas ; il prend alors fermement ma main et la pose sur son sexe en érection et induit le geste de le masturber ; je sens sa transpiration, et sa respiration qui s'accélère ; il s'arrête, car d'autres élèves sont présents tout à côté. Là encore je me sens pétrifié et comme émotionnellement anesthésié.

La 3^e fois, il me fait rentrer dans la classe avant les autres élèves, à l'heure de la reprise des cours, après la pause déjeuner ; imprévisiblement là encore, il me soulève et m'installe sur l'harmonium présent en haut de la classe, et se précipite pour m'embrasser ; l'élan qu'il met à me faire devenir l'objet de son désir me plonge en plein désarroi. Je ne comprends rien et n'éprouve rien, seulement que je me sens, une fois encore, totalement pétrifié. Ces agressions n'ont donné lieu à aucune plainte, et je n'ai pas eu le soutien de mes parents ni d'un autre adulte.

Pour situer l'impact et la résonance en moi de ces agressions, je dois ajouter, qu'environ un an après celles-ci, un frère « recruteur » de votre congrégation, dans une pièce attenante à la classe, se rapproche de moi, se colle à moi devrais-je dire, et me demande si je n'ai pas songé à devenir prêtre ou religieux. Qu'ai-je répondu ? Je n'en ai aucun souvenir. Aucun souvenir non plus d'une éventuelle interrogation de mes parents sur cette rencontre. Mais c'est à la suite de celle-ci, qu'à la rentrée suivante, à 11 ans, je suis parti au petit séminaire de Guérande, - séminaire qui allait durer 7 ans. Et là, lors de lectures spirituelles, j'entends, par exemple, le supérieur nous demander d'éviter, lors de nos vacances, de regarder les affiches

de cinéma, car « la femme est l'occasion de pécher » ; il nous demande aussi de réciter chaque soir au coucher cette prière : « Ma bonne mère, préservez-moi de tout péché mortel durant cette nuit » ; et lors de la prière du soir à la chapelle, il nous réprimandait si nous étions tentés de chasser des démangeaisons, car, disait-il, il nous fallait apprendre à maîtriser nos mains. Allusion à ce que vous devinez bien ! Et lors de sorties en promenade, il fallait toujours être en rang par trois, « nunquam duo, semper tres » ! (c'était une allusion au danger des amitiés particulières).

D'un côté donc, ces « éducateurs » qui, à la fois enseignants et catéchistes, utilisent le corps d'un enfant pour satisfaire des pulsions montrées par eux comme irrépressibles, et de l'autre, cet « autre éducateur », prêtre investi d'autorité, modèle de vie à laquelle ma « vocation » m'identifie, qui paraît obsédé de nous présenter, à nous, les séminaristes, la sexualité comme un danger, auquel résister pour être fidèle à notre vocation. Me voilà enfermé dans l'incompréhensible, l'impensable.

Ainsi, toutes ces années d'enfance, mais surtout d'adolescence, je les ai vécues avec cette question lancinante : mais qu'est-ce que c'est que vivre ? Comment on fait pour vivre ? ...tellement je me sentais dans le vide, suspendu à du non-sens, sans direction vers laquelle grandir et me projeter, sans confiance dans ma vie.

Très soumis et enfermé dans le silence de la répression émotionnelle, c'est une très grande solitude qui m'a habité, avec toutes les conséquences sur ma santé physique et mentale et sur mon comportement. Voici, en vrac : repli sur moi-même jusqu'à la phobie sociale, crainte de toute demande venant d'un adulte, agoraphobie, tristesse chronique, intense vécu d'abandon, troubles digestifs, respiratoires et cardiaques, cauchemars répétés d'asphyxie ou de noyade, sensation de ne pas m'habiter, de ne pas pouvoir reconnaître quelle émotion ou sensation me traverse ; mon corps, mes pulsions et mes désirs ressentis comme des persécuteurs à condamner, sensation de porter la honte de moi-même, peur d'attraper une maladie grave, sensation de me dépersonnaliser, sensation d'être toujours dans l'urgence ; en somme, me sentir pris dans un paradoxe puissamment oppressant, qu'à l'époque j'étais bien incapable d'identifier : c'est-à-dire, souffrir de ce que j'ai « offert » à mes agresseurs, sans le savoir ni le vouloir, mais leur permettant ainsi de détruire mon intégrité et mon élan de vie. J'étais désespéré, mais

je ne le savais pas, puisque vu par une autre partie de moi-même, le monde ne s'était pas écroulé, tout mon cadre de vie était resté le même !... Mais je me sentais étrange, en même temps qu'étranger à ce monde, dans une sorte d'exil de l'intérieur.

Prendre la décision de sortir du séminaire après mon bac de philo – alors que le supérieur me disait que j'étais fait pour être prêtre – m'a plongé dans un grand « trou noir », ravagé par la culpabilité de poser une telle décision, comme une trahison envers Dieu, l'Eglise et ma famille... Ne nous disait-on pas, à nous les séminaristes, que nous avions été choisis et mis à part, mais que, dès cette vie, nous recevions en récompense le centuple pour avoir donné notre vie au Christ ? Ne m'a-t-on pas dit, pour me convaincre de rester, que le prêtre reçoit des confidences que même une épouse ne dit pas à son mari ?... Mais je sentais qu'il fallait absolument - absolument - que je sauve ma peau.

Le chemin pour entrevoir la lumière a été bien long et éprouvant. J'ai commencé à entreprendre des études de psychologie avec l'espoir de comprendre enfin quelque chose à ma vie. Mais c'était évidemment bien loin de pouvoir suffire. J'ai donc entrepris une psychanalyse, qui certes m'a aidé à déchiffrer un peu les conditionnements de mon mal-être et procuré un soutien indéniable, mais qui, dans l'après-coup, concernant les agressions subies, m'a laissé dans un grand vide. J'ai donc cherché ailleurs, jusqu'à rencontrer 11 thérapeutes différents dans l'espoir d'enfin sortir de cette paralysie engendrée par une intense confusion intérieure. Au total, 20 ans de thérapie !

J'ai aussi dû affronter la douloureuse question de ma place dans l'Eglise : envie de la fuir / mais aussi reconnaître que c'est par elle que j'ai reçu cette formidable Espérance et ce chemin de libération apportés par le Christ.

Mais, à force de « creuser », un point m'est apparu décisif, pour éclairer la persistance de mon psycho-traumatisme – bien au-delà d'une démarche de victimologie, qui aurait été, certes, nécessaire, mais dans mon cas non réalisée. C'est lorsque j'ai compris que ces agressions comportaient un premier trauma évident : celui-ci de l'intrusion, de l'effraction corporelle, de la dépossession de soi, de l'imposition de se vivre comme objet à la disposition de la jouissance de l'agresseur. Mais l'autre trauma dans le trauma, que j'ai trouvé beaucoup plus difficile à reconnaître, c'est l'imposition à la victime de devoir s'éprouver, à son corps défendant, comme cause irrésistible et maître de la pulsion et de la jouissance de l'agresseur, tout en étant son objet. Ces trois agressions, qui étaient soft, sans contrainte physique ni menaces ni séquestration, et totalement sans parole, m'ont en effet imposé, sans que j'en ai eu, même un tant soit peu, conscience, une identification imaginaire ultra-narcissique, inconsciemment séduisante, en même temps que redoutable, car elle est fondamentalement un mensonge ; et tout le travail de soin est de se

départir totalement de cette « offre », faute de quoi c'est entrer dans un processus psychotique. Je pense que c'est le paradoxe pathogène « agression / séduction non sue », et le tout sans consentement, qui provoque la fixation durable du traumatisme. Et s'il n'y est répondu que par une condamnation judiciaire de l'agresseur, le mensonge existentiel, dans lequel la victime se voit rendue inconsciemment complice, n'est pas dévoilé. Car où est le mensonge ? C'est de faire croire que la vraie vie serait de pouvoir se penser maître de la jouissance de l'autre ou inversement d'être son objet. C'est de faire croire que le travail pour tout sujet humain, quand il construit son narcissisme, son estime de lui-même, pourrait faire l'économie d'un renoncement à une forme de toute puissance ou à un fantasme d'auto-engendrement. Je dois préciser que cette lecture que j'ai pu faire de ce qu'il m'est arrivé n'est pas transposable telle quelle, je crois, à toute agression sexuelle. Et il faudrait aussi dire en quoi ce paradoxe est en lien avec ce que le tout petit enfant vit lors de l'étape de sa relation fusionnelle à sa mère, et au travail de renoncement - de deuil - qu'il doit accomplir pour grandir, c'est-à-dire pour sortir de là où s'originent nos fantasmes d'emprise, ou de soumission, ou encore d'idolâtrie.

Il m'a fallu, bien sûr aussi, resituer ces traumas dans un contexte familial, y compris transgénérationnel, mais aussi dans le contexte sociologique et ecclésiologique dans lequel ma famille et moi-même étions immergés, pour y chercher les fragilités que je portais en moi, fragilités que peut-être - ou sans doute - mes agresseurs ont repérées et dont ils ont profité.

Que dire de mon chemin de reconstruction ? J'ai déjà évoqué mon long parcours dans diverses approches psychothérapeutiques. Il m'a permis d'aboutir à ce point de bascule, qui a donc été pour moi le dévoilement de l'identification imaginaire, imposée par les agressions sexuelles que j'ai subies. Mais restaient encore les effets de cette sensation d'un corps rapté, persécuteur par les pulsions qui l'habitent, un corps avec lequel il était vital de me réconcilier, je dirais aujourd'hui : vital de l'accueillir comme « le sanctuaire de l'Esprit » (comme dit St Paul).

Deux « moments » ont été particulièrement éprouvants, mais aussi libérateurs : pris par cette lutte épuisante pour « guérir » mon rapport à mon corps, et construire les étapes gravement manquantes de mon adolescence, je me suis résolu à rencontrer deux femmes qui se prostituaient. Cela a été déchirant : comment moi qui avais été pris comme objet, j'allais à mon tour prendre ces femmes comme objet ; les rencontrer comme des femmes anonymes, sans vraiment de visage, et moi être pour elles une personne lambda parmi bien d'autres ? Et de surcroît les payer ? Le résultat a été en fine un soulagement pour moi, car j'ai heureusement éprouvé une totale impossibilité d'être en corps à corps avec chacune d'elles ; j'ai payé, j'ai fui...sauvant ma dignité et ne voulant pas souiller la leur.

Toujours à la recherche de construire les étapes manquées de mon adolescence et de guérir les

meurtrissures de ma construction psycho-sexuelle, je me suis engagé dans une relation avec une amie, dont je savais qu'elle-même souffrait de traumatismes liés à une violence familiale. Cette relation n'a jamais été, pour moi comme pour elle, une fuite devant notre vie de couple à chacun. Nous savions que notre relation avait quelque chose d'une réparation de nos souffrances d'enfance et d'adolescence, et ni l'un ni l'autre n'envisagions que cela aboutisse à une vie conjugale. D'un commun accord nous y avons mis fin après ce temps de réparation. Mais je peux dire que cette femme a été thérapeute pour moi – tout comme elle m'a vu comme thérapeute pour elle.

Mais ce que je voudrais souligner, c'est le drame intérieur – qui m'a valu bien des insomnies et des angoisses – dans lequel m'ont plongé ces deux moments que je viens d'évoquer : l'écrasante culpabilité de finir par y consentir, avoir le sentiment de totalement me perdre et de commettre un péché grave, la honte intense de me vivre comme adultère. J'ai aimé profondément mes deux épouses et ai été aimé de chacune d'elles. Je souhaitais contribuer à les rendre heureuses. Et pourtant je ne pouvais que constater les inhibitions que j'apportais souvent, pas toujours il est vrai, lors de nos relations intimes, les privant de ces moments de bonheur partagé. Mais, d'un autre côté, je sentais douloureusement que de ne pas emprunter ce chemin de reconstruction m'aurait laissé amputé, dissocié, avec toutes les conséquences dépressives que j'avais déjà éprouvées. Au fond le dilemme déchirant auquel je me cognais, c'était « perdre mon âme, mais sauver ma vie ; ou bien perdre ma vie, mais sauver mon âme ! ». Mais je ne voulais ni l'une ni l'autre de ces solutions. Je désirais profondément me réunifier.

J'évoquerai, mais sans m'y attarder, les différents coûts de ces agressions : coûts financiers pour me soigner ; coûts psychiques pour mes deux épouses, qui ont eu à pâtir des moments de mal-être liés aux soubresauts provoqués par le travail de psychothérapie ; coût pour mes trois enfants, trop souvent privés de la présence de leur père parti pour des séances de psychothérapie individuelle ou en groupe, souvent le week-end, privé d'un père pas toujours disponible dans sa tête.

Au terme de ce parcours de justice restaurative, qu'en est-il pour moi aujourd'hui ?

La réponse rapide de frère Yannick, votre provincial, à qui j'avais adressé mon témoignage, celui-là même qu'ont eu à connaître Mme Bonnet et M. Paix, avec nous ici aujourd'hui, a déjà été pour moi un très grand soulagement, car il me disait reconnaître la vérité de mon témoignage, et se demandait douloureusement « comment réparer un tel crime », selon ses propres mots. Le 7 décembre dernier, je suis venu, ici même, rencontrer frère Yannick. Il m'a lu une lettre, pour moi très vraie, très émouvante, bouleversante, dans laquelle, au nom de la congrégation des Frères de Ploërmel, et en sa qualité de provincial, il me demandait pardon, et s'engageait à tout faire pour que des dérives de ce type ne puissent à nouveau se

produire dans vos communautés et vos écoles. Mme Bonnet et M. Paix, mes référents à la CRR, peuvent témoigner de ce fort moment. frère Yannick s'est engagé également à ce que me soit versée, pour les divers préjudices subis, une indemnité d'un montant de 45 000 €, proposée par le collège de la CRR qui avait évalué mon témoignage. Cette somme, je l'ai partagée intégralement entre mes trois enfants, en une sorte de justice réparatrice pour eux aussi. A la demande de pardon formulée par frère Yannick, j'ai répondu en donnant mon pardon : en effet, depuis un moment je sentais bien que pour être en paix avec moi-même, il me fallait aller sur ce chemin de renoncer à la colère sans fin, à l'amertume, au ressentiment. Je savais aussi, par expérience personnelle et par ce que mon métier m'avait appris, que l'intégration de sa sexualité par un être humain, qu'il soit femme ou homme, n'est pas un parcours simple et limpide. Et j'ai fini par me dire que mes agresseurs étaient des personnes qui n'avaient, comme bien d'autres, et pour des raisons que j'ignore, pas totalement intégré la dimension heureuse de leur sexualité. De là s'est ouvert en moi un chemin de pardon. Ce moment, très fort et très essentiel, a été une vraie délivrance ; je l'ai vécu comme un baptême régénérateur, comme une eau vive venant irriguer mes « terres » dévitalisées.

Aujourd'hui, je me sens totalement pacifié par rapport à ce passé douloureux.

Aussi, je vous renouvelle mon plus grand MERCI à vous, cher frère Yannick, qui, au nom de votre congrégation, m'avez reconnu dans ce qui pour moi a été un drame, et m'avez permis de passer de victime à témoin.

A nouveau aussi, un immense Merci à vous, chère Delphine et cher Bernard, pour l'accueil inconditionnel et l'accompagnement tellement respectueux et compétent que vous m'avez accordé. Et à travers vous deux, merci à toutes les personnes membres de la CRR pour leur engagement à soutenir tant et tant de personnes en chemin de reconstruction.

Tous les trois, je puis affirmer que vous avez été, dans une vraie relation de fraternité, accompagnateurs et témoins de ma guérison, de mon « relèvement ».

Un grand Merci aussi à vous tous pour m'avoir écouté aujourd'hui et avoir eu le courage de participer à l'émergence de la vérité dans votre congrégation.

Pour finir, je voudrais vous faire une confidence : je savais qu'en venant ici prendre la parole devant vous, pour vous dire mes blessures, j'allais réactiver cette scène, si dure pour moi, où j'étais exposé devant mes camarades de classe, devant 25 ou 26 paires d'yeux qui me regardaient et me glaçaient. J'étais totalement sans paroles. Aujourd'hui, je prends la parole devant une 50 ou 60 paires d'yeux, vous. Mais cette fois, je parle ! Je vous parle ! Et donc, tellement MERCI pour me donner cette séance de thérapie ultime.